

PETITE BIBLIO  
**PAYOT**  
VOYAGEURS

**MONIQUE VÉRITÉ**

*PRÉFACE DE THÉODORE MONOD*

# ODETTE DU PUIGAUDEAU

**UNE BRETONNE AU DÉSERT**





**« Le Sahara, lui non plus, n'avait pas oublié. »**

Fille d'un peintre de l'école de Pont-Aven et ami de Gauguin, descendante d'armateurs et de marins, Odette du Puigau (1894-1991) fut styliste chez Lanvin et participa, en pionnière, à des campagnes de pêche sur des thoniers bretons avant de devenir journaliste et ethnologue. En janvier 1934, elle effectua avec sa compagne Marion Sénones un long reportage en Mauritanie, parcourant ce pays sur des milliers de kilomètres. Ce voyage fut une révélation : Odette consacra dès lors sa vie au Sahara occidental, vie d'aventures au temps des derniers rezzous, puis vie scientifique et littéraire tournée vers le peuple maure. Préfacé par Théodore Monod, le livre que lui consacre Monique Vérité est la seule biographie de cette grande dame du désert qui en défendit à la fois le fragile écosystème et les civilisations nomades menacées.



Monique Vérité

# Odette du Puigaudeau

Une Bretonne au désert

Nouvelle édition

PETITE BIBLIO  
**PAYOT**

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur  
[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Conception graphique de la couverture : Sara Deux  
Illustration : © Stéphane Trapier

*Note de l'éditeur.* Ce livre a paru en 1992 aux Éditions  
Jean Picollec.

*Cartes* : Véra et Alain Marigo

© Monique Vérité, 1992  
© Éditions Payot & Rivages, Paris  
2001, 2012, 2021 pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-228-92607-2

*À mes amis.  
À la mémoire de Charles Hanne.*





## Un « destin hors série »

*par Théodore Monod*

On abuse trop souvent de l'expression « destin hors série » utilisée à tout propos et devenue simple cliché. Il peut arriver cependant que, dans certains cas, le mot se trouve justifié par l'imprévisible originalité d'une vie indubitablement pas comme les autres.

S'il est une existence qui réponde à cette définition, c'est bien celle d'Odette du Puigauveau, offerte enfin à notre curiosité, à notre surprise et à notre méditation par le travail patient, difficile et intelligent de Monique Vérité.

La personnalité d'Odette du Puigauveau était jusqu'ici, il faut l'avouer, restée dans l'ombre. On connaissait un peu l'auteur de quelques livres consacrés à ses voyages au Sahara occidental, mais que savait-on de la personne elle-même, de ses origines, de son attachement quasi mystique au terroir breton, de ses rêves d'évasion maritime, de ses talents de dessinatrice qui la nourriront pendant de longues années, des convictions diverses mais toujours ardentes et généreuses qui la lanceront dans l'action sociale et, à la limite, politique, des étapes de sa découverte du Sahara occidental où viendront se mêler l'enthousiasme et la critique au double contact de la vie bédouine et de la réalité coloniale ?

J'ai été moi-même, bien des années durant, en relation avec Odette du Puigauveau à laquelle m'unissaient

une même curiosité pour les choses et les gens du Sahara occidental, mais également la découverte, acquise par l'expérience, que la vie nomade et chamélière devait apporter au spectateur venu de l'extérieur de profonds enseignements. Au contact de la vie saharienne authentique, vécue au ras du sol, sur les pistes et dans les campements, notre voyageuse ne devait pas tarder, en effet, à découvrir la grande leçon d'humilité, de fraternité et de respect des différences que devrait toujours comporter la rencontre avec une culture nouvelle.

Les longues patiences, l'extrême frugalité, la quotidienne obéissance aux exigences du milieu physique, en un mot tout le « désencombrement » que l'Européen va devoir pratiquer au désert, tout cela a été profondément ressenti et accepté par Odette du Puigauveau, sans inutile littérature bien entendu, mais dans le respect réfléchi de la merveilleuse diversité des hommes.

Cette haute leçon n'aura, semble-t-il, jamais été plus qu'aujourd'hui nécessaire.

Si la forte personnalité dont la vie nous est ici retracée a pu nous être révélée avec tant de précision et de détails, il aura fallu que l'auteur parvienne à rassembler, non sans peine d'ailleurs, l'énorme documentation nécessaire : une bibliographie complète d'Odette du Puigauveau, de nombreuses correspondances et pièces d'archives, le tout heureusement complété par de longs entretiens à Rabat avec le sujet lui-même de cette riche biographie.

Grâce au travail de Monique Vérité, Odette du Puigauveau nous est maintenant bien connue. On doit savoir gré à l'auteur de ce livre de nous avoir retracé le cheminement d'une destinée manifestement, et au vrai sens du mot, « hors série ».

Théo doe Mohamed

## PROLOGUE

Ne jamais perdre de vue le graphique d'une vie humaine, qui ne se compose pas, quoi qu'on dise, d'une horizontale et de deux perpendiculaires, mais bien plutôt de trois lignes sinueuses, étirées à l'infini, sans cesse rapprochées et divergeant sans cesse : ce qu'un homme a cru être, ce qu'il a voulu être, et ce qu'il fut.

Marguerite YOURCENAR,  
*Mémoires d'Hadrien*,  
carnets de notes.

Familière des pays arabes et désirant sortir des sentiers battus, je m'aventurai en novembre 1985 en compagnie de mon amie de voyage dans le désert mauritanien. Ce séjour, qui fut un grand moment de bonheur, tant par la beauté des paysages illimités que par l'intimité des liens noués avec les habitants, me poussa, au retour, à rassembler bon nombre de volumes sur la Mauritanie. Volonté de connaissance ? Impatience de confronter mon expérience à celle d'autres voyageurs ? Fol espoir de trouver mis en mots ces sentiments que je n'avais éprouvés nulle part ailleurs ? Je me plongeai dans la lecture et me mis à parcourir pêle-mêle ouvrages d'explorateurs, enquêtes de militaires, chroniques d'administrateurs, traités d'ethnologues...

Un récit retint mon attention, *Pieds nus à travers la Mauritanie*, écrit par Odette du Puigau-  
deau avec qui, en 1935, Marion Sénones avait traversé à dos de  
chameau<sup>1</sup> le Sahara maure.

Le récit allègre de ces deux chamelières qui, malgré  
la rudesse de leur existence, coururent, jour après  
jour, dans les sables, prolongea mon voyage. Je ne me  
lassai pas de l'aventure, que je poursuivis avec un  
deuxième volume, *La Grande Foire aux dattes* (1937).  
L'auteur suscitait maintenant tout mon enthousiasme.  
Qui était-elle donc ? Dans ses livres, elle ne semblait  
pas femme à s'épancher sur elle-même. Son nom, par-  
fois mentionné dans des études sur le Sahara occi-  
dental, ne s'accompagnait d'aucun détail de nature  
biographique.

Seule la célébrité toute récente de Ferdinand Loyer  
du Puigau-  
deau nous apprend qu'Odette du Puigau-  
deau est la descendante de ce peintre de l'école de  
Pont-Aven. Elle connut pourtant le succès. *Pieds nus  
à travers la Mauritanie* fut couronné en 1936 par  
l'Académie française. Son deuxième périple de qua-  
torze mois, en 1935 et 1936, fut salué par les journaux  
comme un exploit. D'autres missions suivirent, d'autres  
livres, d'innombrables articles, un traité d'ethnologie.  
Et c'est toute sa vie qu'elle aura consacrée au Sahara  
occidental, vie d'aventure au temps des derniers  
rezzous, puis vie scientifique et littéraire tournée tout  
entière vers le peuple maure.

Intriguée, je me mis alors en tête de trouver quel-  
ques repères et continuai mes recherches. Par d'heu-  
reux concours de circonstances, je retrouvai sa trace à  
Rabat où elle vivait seule depuis la mort, survenue en  
1977, de sa compagne Marion Sénones. Je lui écrivis  
et lui dis mon désir de la rencontrer. Elle accepta.

Le temps de l'exaltation fit place à celui de l'inquié-  
tude. Qu'allait-elle penser de cette visite ? N'allait-

---

1. Comme au Sahara, nous appelons improprement chameau le  
dromadaire.

elle pas me trouver bien impertinente ? Je ne pouvais me targuer, en effet, que d'un périple d'un mois en Mauritanie, en camion qui plus est, face à cette voyageuse forte de cinq années de séjour chez les Maures et de 10000 kilomètres à chameau sur des pistes autrement périlleuses ! Mais il était trop tard pour reculer. Nous convînmes par lettre d'un rendez-vous.

Dans le quartier de la tour Hassan, en face d'une petite place provinciale, je découvris sans peine sa villa entourée d'un jardin fleuri et toute crépie en ocre, couleur des vieilles murailles d'argile. J'entrai au rez-de-chaussée, dans le salon, et me trouvai en présence d'Odette du Puigauveau. La pénétration et la vivacité du regard de cette vieille dame de quatre-vingt-dix ans qui, debout, paraissait si frêle, si fragile me saisirent. Ses yeux de braise semblaient n'épargner ni les choses ni les gens. Toute la vie se concentrait là, dans cette ardeur impérieuse à regarder, cette énergie farouche à percer à jour et à conquérir. Une flamme que l'âge n'avait pu abattre veillait encore, intacte.

Je l'entretins de mon projet de livre. En fait, ce qui n'était que vague spéculation et projet informel se précipita sous le coup de la rencontre. Des affinités avaient-elles joué, une élection mutuelle s'était-elle opérée ? Un lien en tout cas s'était noué, et je devais répondre à cette exigence et sortir de l'ombre cette voyageuse tombée dans l'oubli. C'est ainsi que l'idée d'une biographie prit naissance.

Tout a commencé il y a maintenant six ans et les rencontres se sont succédé. J'ai partagé ses journées, sa vie quotidienne, dans une maison peuplée de chats, ses derniers compagnons, qu'elle avoue préférer aux humains : « Je ne suis plus qu'un perchoir à chats ! » dit-elle, non sans coquetterie.

Par les fenêtres, capucines, hibiscus rouges et roses se mêlent aux verveines blanches et mauves. À l'intérieur, les roses qu'Odette du Puigauveau dispose en bouquets jettent des taches de couleur sur les plateaux de cuivre. Au matin, malgré la faiblesse de ses yeux,

secrètement en alerte, elle s'émerveille de l'éclat d'un pétale, de la naissance d'un bouton, et s'émeut devant la fleur de pavot à son plein épanouissement.

L'agencement de la maison traduit ses enracinements et révèle son appartenance à ces deux espaces lumineux que sont la Bretagne, terre de sa naissance, et la Mauritanie, désert élu. Les murs du salon sont percés d'échappées vers des paysages bretons, tableaux que son père peignait au détour d'un chemin creux. À côté, des dessins de Marion Sénones, symboles muets mais fidèles de sa présence. Ses portraits de l'émir de l'Adrar, du méhariste maîtrisant sa monture, du puisatier manœuvrant son chadouf<sup>2</sup> rappellent les amitiés éphémères, et jamais oubliées, qu'elles ont partagées. « Comme la vie était facile et simple ! soupire Odette. Comme j'aimerais être dans la brousse avec ces gens-là et une douzaine de chameaux ! »

On est vite gagné par la magie de cet univers raffiné, en harmonie avec elle-même, depuis la simple poterie commune en terre vernissée du Sud marocain, les céramiques bretonnes, jusqu'aux belles faïences à décor bleu monochrome de Delft. Deux armoires guérandaises conservent dans leur profondeur ses trésors : albums de photographies, carnets de route, manuscrits et archives, témoins de ses courses lointaines. Ici tout objet vit. La poupée rapportée de Oualata s'anime sous le geste précis et délicat d'Odette qui lui drape le corps d'un melhafa<sup>3</sup>. Il suffit qu'elle effleure la plus petite encoche et la moindre ciselure de la théière maure pour que celle-ci nous livre ses secrets. Le sortilège est tel qu'on imagine sans peine les deux rahlas<sup>4</sup> de nos voyageuses s'ébranler demain sur l'échine d'un fringant chameau.

Des meubles des marais salants bretons occupent l'atelier de travail : longue table sur la barre médiane

---

2. Se reporter au glossaire.

3. Se reporter au glossaire.

4. Se reporter au glossaire.

de laquelle se reposent des chats, buffet bas, tabourets, tous peints de cette couleur rouge que les marins bretons rapportaient des mers de Chine pour protéger le bois de la morsure du sel. Bien qu'elle n'y travaille plus, il lui arrive de venir s'y réfugier. Sentant que la vie la fuit, elle souhaiterait être cette vieille Bretonne qui, assise sur sa chaise au bord du marais, un chat sur les genoux, une épingle de coiffe piquée dans les cheveux, attend la mort, les pieds sur une chaufferette.

Approcher Odette du Puigauveau, c'est accepter ce monde du « dedans » qu'elle a reconstruit autour d'elle et dans lequel elle se retranche pour déjouer le temps. C'est à l'ombre de ces lieux qu'elle a tissé son destin, remontant aux régions reculées de ses origines, et même au-delà de sa naissance. Je n'eus jamais trop d'heures pour l'écouter égrener ses souvenirs, car elle mettait beaucoup de passion à évoquer cet héritage qu'elle juge décisif dans la personnalité de tout individu. Jour après jour, elle a entrelacé la chaîne et la trame, soucieuse de produire un bel ouvrage. Ose-t-on l'interrompre pour quelques précisions sur des moments marquants, on n'obtient alors que le discours le plus banal qui soit ou une réponse biaisée et on songe, rêveur, à la remarque d'Alberto Savinio : « Il est des raisons qui ne comblent pas l'attente de raisons sans raisons ! » Mieux vaut rester dans le clair-obscur que de créer de faux jours ! Une vision critique d'elle-même ne l'intéresse pas.

Ainsi se préserve-t-elle. Un nœud lui échappe-t-il ? Elle devient intransigeante, capricieuse, accuse tout le monde de méchanceté. Et voilà le charme de la conversation rompu ! J'ai préféré que rien ne vienne altérer notre échange, et qu'Odette soit libre de délivrer, comme elle l'entendait, son mythe plus que sa personne. De ce mythe, de cet idéal, nous avons besoin, car il fut son réel, sa force et sa faiblesse. Il n'y eut pas d'entretien préparé à l'avance. Je ne voulais pas que l'une comme l'autre nous fussions ligotées. Elle fut donc sa propre biographe, allant et venant à bâtons

rompu dans son passé, revivant ce qu'elle avait vécu ou rêvé d'avoir vécu.

L'actualité parfois surgissait, à la lecture du journal qu'elle déchiffrait chaque jour à la loupe ces dernières années. Obstinement, elle restait fidèle à ses engagements, se souciant du devenir de la Mauritanie, de la guerre du Polisario, de la Bretagne. Son bonheur fut à son comble quand de jeunes étudiants maures, venus lui rendre visite un après-midi, lui proposèrent de créer un centre Puigauveau-Sénones dans l'Adrar. Non, elle n'avait pas oublié le Sahara ; mais oublie-t-on ce que l'on a tant aimé ? Le Sahara, lui non plus, n'avait pas oublié.

Le soir, après leur départ, elle voulut descendre jusqu'à l'estuaire du Bou Regreg afin de voir le soleil se coucher sur la mer. Autrefois, me confia-t-elle, quand ses jambes pouvaient la porter, elle aimait se promener avec Marion le long du fleuve dans la lumière déclinante du jour. Elle s'imaginait alors être rentrée au pays. Au loin, à travers les arbres et les minarets de Salé, l'ancienne ville des corsaires, elle apercevait le paysage du Traict du Croisic et de la tour de granit de l'église de Batz. Elle ne se lassait pas de l'horizon immense et rose. Ce soir-là, elle ne voulut pas rentrer, bien que la fatigue la fit trébucher à chaque pas. Nous décidâmes de continuer la soirée au restaurant, et je la quittai le lendemain à l'aube.

Plus tard et loin d'elle, j'ai comparé ses récits avec ses écrits – carnets, correspondance<sup>5</sup>, livres, articles, notes inédites, et j'ai revisité ses souvenirs. Ce rappro-

---

5. Le docteur Aubin (parent par alliance des Châteaubriant), Albert Boterf, M. et Mme Chellet, Georgette Lesage (amis d'Odette du Puigauveau), les professeurs Henri Lhote et Ibéodore Monod ainsi qu'Antoine Laurentin (auteur de *Ferdinand du Puigauveau*, Paris, Éditions T. Salvador, 1989) et Jocelyne Le Bœuf (auteur de *La Vie et l'Œuvre de Ferdinand du Puigauveau*, mémoire de maîtrise, Rennes, université de Haute-Bretagne, 1980) ont eu la gentillesse de mettre à ma disposition la correspondance qu'ils détenaient d'Odette du Puigauveau et de certains membres de sa famille. Les



chement fait apparaître, parfois, une sorte de double langage. Des témoignages de personnes qui l'ont connue servirent aussi de contrepoints. Éclairage objectif ou point de vue extérieur, je n'ai jamais cependant voulu que ces éléments recouvrent le sens qu'Odette du Puigauveau donne à sa vie.

Nul doute donc qu'au cours de cette traversée, le lecteur se trouve confronté à bien des vides, traces de blessures, signes d'obstacles non levés. C'est peut-être là que réside l'intérêt profond de toute biographie, qui nous fait éprouver le mystère d'une personne toujours à déchiffrer et nous donne à penser – à partir de ces pages blanches à nos propres fissures ; c'est ce dernier voyage à l'intérieur de soi-même que nous offre Odette du Puigauveau. C'est par ses interrogations qu'une vie même achevée reste vivante.

---

archives personnelles d'O. du Puigauveau ont été déposées à la bibliothèque de la Société de géographie de Paris.

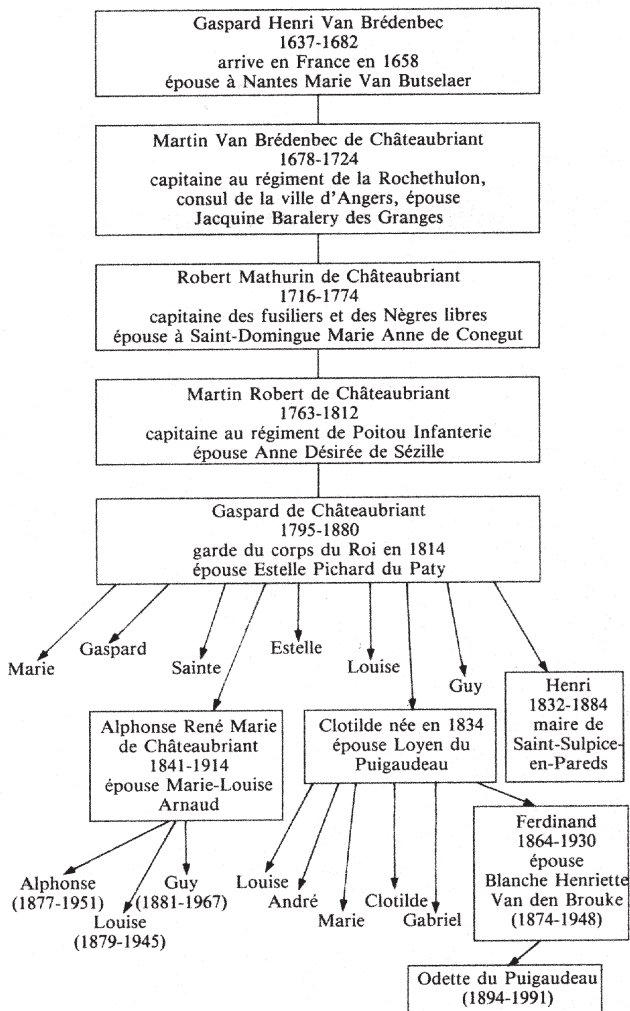


## Les années de formation

Tout homme porte en lui comme le fruit  
d'un noyau.

Rainer Maria RILKE,  
*Cahiers de Malte Laurids Brigge.*

Arbre généalogique sommaire  
 (d'après les renseignements fournis  
 par Robert de Châteaubriant,  
 fils de l'écrivain Alphonse de Châteaubriant)



## Les lieux de l'enfance

« Ma naissance à Saint-Nazaire, le 20 juillet 1894, a eu sur ma destinée une profonde influence. Il me semble qu'une enfant dont les yeux se sont ouverts sur l'estuaire de la Loire, qui est émerveillée du va-et-vient des bateaux, qui a entendu les sirènes des navires en partance et de ceux qui reviennent chargés de fruits, de bêtes et d'objets étranges, une telle enfant ne peut échapper à la passion de la mer et au rêve des voyages<sup>1</sup>. »

Ainsi Odette du Puigaudeau se plaît-elle à resituer sa venue au monde sous un double signe – celui de la mer et celui de l'évasion – tout comme elle se plaît à en souligner la présence aux sources de la lignée. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, certains de ses ancêtres paternels parmi les Loyen du Puigaudeau se livrent à la course ; d'autres, naviguant sur leurs propres bateaux, participent à la grande aventure du commerce triangulaire. Partis de Nantes, ils chargent sur les côtes africaines leur cargaison d'esclaves, puis ils mettent le cap sur les « Antilles » où ils possèdent des plantations de canne à sucre. Et c'est le retour vers leur port d'attache, les cales remplies de tonneaux de rhum, de sacs de sucre, de gomme et de plumes d'autruche, qui seront échangés contre des barres de fer forgées à Indret ou à Basse-Indre en Loire-Atlantique. Fortune faite, ils

---

1. Témoignage recueilli par l'auteur.

s'établissent comme armateurs à Nantes et achètent des terres à vigne ou à blé au Puigauveau et à Couëron. À Couëron, la propriété « les Tourterelles » fut habitée sans interruption depuis des siècles par le chef de famille, tantôt maire, tantôt notaire. Odette du Puigauveau conserve précieusement un blason familial représentant un squelette assis dans une barque se détachant sur fond de montagne fleurdelisée, sans doute pour elle une représentation mythique du noble aventurier ou du corsaire anobli qu'elle n'est pas peu fière d'avoir comme aïeux. Est-ce ce défi du destin, qu'elle admire tant, qui fait passer dans le camp des nantis ses aïeux négriers ? Perçoit-elle, là, une leçon de savoir-vivre ?

Pour preuve de son appartenance à ce monde, Odette rapporte une anecdote qui illustre ses débuts dans la flibuste quand elle n'a que cinq ans à peine. Elle est à Basse-Indre, le berceau de la famille, le temps que son père réalise quelques tableaux de la coulée de fonte, la nuit, dans les forges. Ses parents la laissent comme de coutume à la maison aux bons soins de la voisine ; mais, ce soir-là, Odette, bien que sans argent, a décidé d'aller au cirque. Quand la voisine est endormie, elle descend au jardin cueillir des fleurs... « Des petites giroflées blanches, je les revois encore ! J'arrêtais les passants sur le boulevard. “Allons Madame, c'est pour les petits enfants, c'est pour mes petits frères qui n'ont pas de quoi manger. La charité, Madame, pour leur acheter du pain.” J'étais une jolie petite fille très mignonne. Les gens étaient séduits et j'ai rapporté beaucoup de pièces. Quand mon père, rentré à l'improviste, a vu ce produit de la mendicité entre mes mains, j'ai reçu une correction magistrale et je ne suis pas allée au cirque. Mon père avait plus de sens moral que ses ancêtres négriers ! » Quatre-vingt-dix ans après, l'arrière-arrière-petite-fille de négrier reste ravie de son « coup » : on le devine à la lueur mutine qui éclaire son regard. Elle était plus « forban » que son père. « Mauvais sang même anobli ne peut mentir ! »

Chez ses ancêtres maternels, on retrouve aussi cette ascendance maritime. Les Van den Broucke, famille des Flandres, mi-belge, mi-française, descendent d'une lignée de marins dunkerquois. Mais ils n'ont pas cette tradition d'enracinement terrien qui fait, dans la région de Nantes, d'un ancien écumeur de mer un notable.

On sent chez Odette peu d'inclination pour eux, et elle les abandonne vite. Insiste-t-on, elle nous relate alors cet unique souvenir, le débarquement de son arrière-grand-mère venue à Saint-Nazaire rendre visite à son fils architecte dans cette ville, le seul homme de la famille que la mer meurtrière ne leur avait pas pris. Inconsolable et vêtue de noir, elle voyageait sur un bateau charbonnier des Flandres, accompagnée de sa sœur. Les deux femmes, qui étaient très pauvres, passaient le temps de la traversée sur le pont, assises sur leur pliant, occupées à tricoter des chaussettes. Ainsi se clôt, à peine ouvert, le chapitre sur les origines maternelles. Odette choisit de revenir à la branche paternelle : à l'évidence, là est son terrain.

Ferdinand Auguste Marie Loyen du Puigaudeau, son père, est né à Nantes le 4 avril 1864. Il est le fils aîné d'Émile Loyen du Puigaudeau et de Clotilde de Châteaubriant.

Pour être exact, Clotilde se nommait Clotilde Rade-gonde Van Brédenbec de Châteaubriant. Elle descendait d'un Van Brédenbec, citoyen noble de Hambourg qui s'était établi en France en 1658, attiré par la politique de Colbert favorisant les fabricants étrangers. Ainsi Gaspard Van Brédenbec avait-il fondé, d'abord à Saumur puis à Angers, une raffinerie de sucre qui devint rapidement prospère. Il épousa une de ses compatriotes, Marie Van Butselaer, qui, après la mort de son mari, acquit en 1690 la seigneurie de Châteaubriant, et Van Brédenbec devint un patronyme limité aux papiers d'état civil.

Odette, nostalgique de cette gloire des siècles passés, brosse en quelques traits cette lignée aristocratique qui eut une vie fort opulente. Habiles au métier du

commerce comme à celui des armes, ces aïeux suivirent aussi la route de la traite et s'établirent outremer à Saint-Domingue, où ils régnèrent sur de grandes plantations de sucre, de café et d'indigo. Les deux frégates que possédait Martin Robert de Châteaubriant, né au « Bois de France », paroisse de Limonade à Saint-Domingue, faisaient le va-et-vient entre Port-Tiburon et Paimbœuf. Après les mois d'été, elles transportaient la jeune parentèle qui rejoignait ses classes au collège de La Flèche où elle retrouvait d'autres cousins restés au pays, fils de seigneurs campagnards qui s'illustraient dans les rangs de la garde royale.

La roue de la fortune commença à tourner à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avec l'arrière-grand-père Gaspard, qui eut neuf héritiers et de moins en moins d'héritage à partager. Nous entrons dans la période de déclin qu'Odette, toujours aussi fervente, raconte avec non moins de facétie. Le château de Châteaubriant fut vendu à une famille de « mercantis », les Cointreau, et, de la moitié de la ville d'Hyères qui leur appartenait, il ne subsista bientôt plus que le nom de Châteaubriant donné à un boulevard et « encore fut-il orthographié avec un *d* », souligne Odette.

Le grand-père Émile Loyen du Puigaudeau dispersa à son tour le peu de fortune que lui apportait sa femme Clotilde. Il n'entendait rien aux affaires et se commit dans plusieurs transactions malheureuses. Il essuya ses premiers revers au moment de la guerre de Crimée, en 1856, dans une vente de bateaux de blé au corps expéditionnaire français alors que la guerre était finie ! Il ne sera en rien remboursé. Un an après, il souscrivit des actions à la Compagnie universelle du canal de Suez, qui se vit contrainte de suspendre momentanément ses travaux. Il n'en acquit pas plus de prudence et il récidiva avec Panamá. Cette fois, après les années 1890, la faillite fut complète. Il acheva de ruiner sa famille et devint propriétaire sans terre. Mais, pour sa petite-fille, il est l'exemple même du



véritable homme du monde, aristocrate habile à la chasse, à la pêche, aux jeux de cartes, chevaleresque et galant avec les dames. Elle adore ce grand-père qui lui offre son premier bouquet de violettes et lui apprend à sauter à la corde et à « faire vinaigre ». Peu conformiste et fantasque, il a le goût du panache. Il éblouit toute la famille quand, un soir d'hiver, alors que la Loire charriait des glaçons, il descendit à la passe aux canards à Nantes en costume de flanelle blanche pour tirer les volatiles sans les effrayer. Pour Odette, ce mélange de qualités crée un caractère : la distinction est dans l'écart, dans la distance – un peu de corsaire, un peu de noble, un peu d'artiste !... Vers 1877, Émile et Clotilde du Puigaudeau se séparent, et leur fils Ferdinand est confié à l'un de ses oncles maternels, Henri de Châteaubriant, qui vit au château de la Mothe à Saint-Sulpice-en-Pareds près de Fontenay-le-Comte en Vendée. De ce séjour, Ferdinand, qui n'est alors qu'un tout jeune adolescent, gardera à jamais une profonde nostalgie. Toujours, il estimera que ce fut l'époque la plus heureuse de sa vie. Il possède là tout ce à quoi sa naissance le prédisposait, et l'enfance d'Odette fut bercée par cette romance de la vie de château. Cet héritage demeure étonnamment vivace chez elle ; elle se souvient de ces jours anciens comme si elle les avait elle-même vécus. « Mon père était choyé comme un fils de la famille. Il avait tout ce qu'il aimait : bonté de l'oncle artiste et musicien, beauté romantique de la nature, les chevaux, les armes, le droit de chasse du jeune seigneur... »

Odette prétend retrouver dans le roman d'Alphonse de Châteaubriant, *Monsieur de Lourdines*<sup>2</sup>, le portrait que son père lui traçait de ce châtelain artiste. Alphonse, qui était un des cousins de son père, se serait servi, au dire d'Odette, des souvenirs de Ferdinand du Puigaudeau pour construire cette histoire de gentilhomme campagnard.

---

2. Prix Goncourt 1911.

C'est encore Henri de Châteaubriant qui, enthousiasmé par les dispositions artistiques de son neveu, le conforte dans ses désirs de devenir peintre et demande au père de lui confier l'enfant. Cette garde lui est refusée, et Ferdinand quitte à contrecœur ce lieu paradisiaque pour la pension des pères jésuites de la rue de Madrid à Paris, d'où il s'enfuira pour rejoindre sa mère à Nice.

Il reste que le passage au château, même s'il ne fut qu'un court interlude, est un événement fondateur pour la formation du père comme pour celle de la fille. Odette sera fidèle à cet héritage familial, ce qui parfois la fera apparaître comme étrangement déplacée dans son siècle. L'attachement à la tradition, à l'idéologie de la petite noblesse terrienne, n'est pas pour elle une valeur dépassée mais une donnée active qui conditionnera son modèle de vie. Elle persistera à maintenir, contre un monde qui la nie, cette mythologie féodale.

Mais ce n'est pas seulement l'expérience paternelle qui a façonné son esprit. Cette vie de château, ne l'a-t-elle pas vécue, elle aussi, au cours de ses six premières années, quand elle passait ses vacances dans la propriété de tante Aglaë et de tante Céline en Anjou ?

« Tante Céline, qui avait aimé d'un amour illégitime et contraire à la religion le père de Ferdinand, reporte sur le fils toute son affection », raconte Odette, et elle met tout à leur service pour que les du Puigaudeau se sentent comme chez eux.

Odette se revoit toute petite dans cette vaste maison de maître, transportée chaque matin de sa chambre à la grande salle commune. On l'installe devant la cheminée crépitante des sarments de vigne et éclairée par les flammes qui montent jusqu'au plafond. Une tapisserie qui représente Richelieu de pied en cap, au siège de La Rochelle, s'étale sur le mur, en face d'elle. Et là, subjuguée par le regard résolu du cardinal, elle continue ses rêves de la nuit, écumant la mer en courses lointaines à la recherche de quelque « haut fait ». Un

été, quelle ne fut pas sa déception de retrouver Richelieu et La Rochelle scindés en deux tableaux : c'était là le crime du mari de tante Céline, gentilhomme de province de peu de goût qui, par pure commodité et au détriment de tout sens de l'honneur, avait coupé la tapisserie pour ouvrir une porte dans la muraille. Elle en gardera le sentiment qu'il n'y a pas pire risque que celui d'un mariage mal assorti.

Quelle heureuse vie que ces mois-là ! C'est le paradis sur terre. Elle aime tous les animaux : chevaux, chiens, oies, cochons. Elle aime les prés, le parc, le jardin, les hortensias bleus. Elle aime tous les gens : la cuisinière, la femme de chambre, tante Aglaë aux belles boucles si blanches, les paysans qui la transportent au fond de la hotte jusqu'aux vignobles. Elle a tous les droits et ignore encore les devoirs. Elle se rappelle avoir profité directement du privilège seigneurial le jour où elle a détaché toutes les bêtes du pré pour organiser avec les gosses du village une course à travers la campagne. Les paysans n'ont rien reproché à la demoiselle du château. Ils ne lui en ont pas voulu, tant était profonde leur déférence pour une du Puigauveau, en conclut-elle. Saura-t-on jamais quelle fut l'opinion des paysans sur cet incident ?

À l'évocation de ces souvenirs, on la sent enchantée et heureuse. Elle aime étirer cette période, replonger dans ses racines, comme si un lien ténu, obscur, la reliait toujours à ce monde du passé. Le temps s'est figé, immuable : on entre dans la légende.

« Voyez-vous, si ma mère ne s'était pas fâchée avec tante Céline, je serais restée là sur mes terres, entourée de mes paysans. J'y aurais passé mes jours à vivre de mes rentes jusqu'à cent cinquante ans et j'aurais écrit des livres sur l'Anjou. »

Voilà comment, à cause d'une méchante brouille due au mauvais caractère d'une mère, on sort du rang, on échappe à son destin et on est condamné à courir le monde !

Malgré la responsabilité de sa mère dans cette

affaire, Odette a, pour une fois, moins de griefs contre elle que contre son père. En effet, comment reprocher à quelqu'un qui n'a pas été marqué dans ses antécédents par la tradition du patrimoine de ne pas y être sensible ? Mais son père ? Il n'avait rien dit. Il fut seulement surpris, quand il rentra ce soir-là, après avoir peint tout le jour à l'extérieur, d'être reconduit avec toute sa famille au train d'Angers par le cocher ! Odette continue à être révoltée par son attitude.

« Comment mon père pouvait-il donner raison à sa femme et lui sacrifier ainsi un château et des paysans à l'ancienne mode, à la russe ? »

L'année suivante, ils ne retournèrent pas chez tante Céline et furent accueillis par des amis d'un village voisin. Odette s'échappa, s'élança sur la route en direction du domaine familial et, à ceux qui la croisaient, étonnés de la voir marcher seule au milieu des champs, elle répondait : « Je rentre chez moi. »

Des années plus tard – les du Puigauveau habitaient alors Kervaudu au Croisic – tante Céline vint à Bourg-de-Batz en vue d'une réconciliation. Elle était accompagnée d'un notaire, car elle désirait leur faire donation du « château ». Odette, celle qui allait être déshéritée, ne peut oublier que ses parents ne se déplacèrent même pas et elle fustige l'inconséquence et l'égoïsme des familles.

« Eux méritaient la pauvreté mais pas moi. J'ai été leur victime. De plus, ils m'ont légué le remords de ne pas être allée me jeter dans les bras de ma tante Céline. Je n'ai pas osé rompre le pacte familial : j'avais treize ans, l'âge ingrat où on fait sa communion. »

Un premier château de perdu – perte irréparable si l'on en juge par la véhémence de ses sarcasmes. Plus tard encore, quand une deuxième propriété dont elle se croyait l'héritière lui échappera, elle tirera ainsi la morale, non sans ingénuité : « Je suis faite pour perdre ! »

Il est un autre lieu chargé de références au passé qui hante sa mémoire, habité par un parent qui a beaucoup

compté pour elle. Les du Puigaudeau fréquentent régulièrement la propriété d'Alphonse René Marie de Châteaubriant, né en 1841, père de l'écrivain Alphonse de Châteaubriant. Baptisée « le Châtelet », elle est située 8, avenue du Calvaire-de-Grillaud à Nantes. Mais qu'importent les dates, la localisation : à nouveau, le temps, l'espace sont abolis.

C'était une demeure ancienne où un cercle de famille, figé dans les atours d'apparat, me regardait gravement, entre les ors éteints des cadres. Le seigneur de cette maison cachée à Grillaud derrière des chênes centenaires était un vieillard ivoirin, à barbe blanche, aux yeux bleu clair, que mon père et mes cousins appelaient « le gentilhomme » et que je considérais avidement, muette de respect comme si je sentais obscurément qu'il représentait un monde de pensées et de manières de vivre qui allait disparaître, qui était en train de me marquer et dont je garderais toujours la nostalgie<sup>3</sup>.

Le « gentilhomme » à la figure altière et noble ressemble étrangement à Henri de Châteaubriant, le tuteur de son père. On ne peut que noter la troublante répétition entre les expériences du père et de la fille, du moins telles qu'elles sont conservées dans son souvenir.

Écouter Odette évoquer son enfance, parcourir avec elle ses « terrains de mémoire » peuplés d'ancêtres, c'est laisser se dérouler le mythe. Dès le plus jeune âge, elle est livrée à celui de la petite noblesse bretonne qu'exalte son père, puis qu'elle-même consolidera. Cet ancrage au temps des origines, si puissant dans ses racines, est un lourd héritage qui ne favorise pas l'intégration dans le siècle et ses affaires. Face à un tel passé, l'avenir est plus qu'incertain...

---

3. *Écho de la Presqu'île guérandaise et de Saint-Nazaire*, 6 février 1956.

## Parents artistes

Ainsi, Odette se voit, à l'aube de sa vie, toute préparée pour mener la vie de château. Hélas ! la réalité n'est pas le mythe ! Son père, déjà, a choisi une autre voie. À dix-sept ans, il décide de se consacrer définitivement à la peinture comme le lui a conseillé son oncle. Il lui faudra aussi en vivre – il en vivra, d'ailleurs, fort mal. Sa famille perd le peu de fortune qui lui restait lors de l'effondrement de la Banque de Lyon et de l'Union générale en 1882, et ne peut plus désormais lui assurer la moindre sécurité financière. Il rompt les dernières amarres familiales. Fuyant aussi l'atmosphère des ateliers et des académies qu'il juge étouffante, indépendant de caractère et d'habitudes, il part faire son tour d'Italie. De retour en Bretagne, à Pont-Aven, en 1886, il prend pension à l'auberge de Marie-Jeanne Gloanec où il rencontre Paul Gauguin. Ils projettent ensemble un voyage à la Martinique ; mais Gauguin, qui était parti le premier, lui fait parvenir par l'intermédiaire du peintre Charles Laval une lettre où, malade et déçu, il lui déconseille de le rejoindre.

Du Puigauveau regagne alors l'Italie d'où il s'embarque pour la Tunisie : il n'y restera pas. Et ce sont encore d'autres voyages en Suisse, en Allemagne, aux Pays-Bas. En Belgique, il se lie d'amitié avec le peintre James Ensor, le poète Émile Verhaeren, le peintre Hubert Vos et le graveur Henry de Groux. Il se rend

en Suède en compagnie du peintre Allan Osterlind, puis tous deux retournent à Pont-Aven. En 1890, il expose au Salon des Indépendants où Degas le remarque et achète un de ses tableaux, *Un feu d'artifice*.

Le 7 août 1893, il épouse Blanche Henriette Van den Broucke qui a dix-neuf ans. Elle est aussi artiste, étudie le dessin à Saint-Nazaire avec un professeur et manifeste un grand talent de portraitiste dans l'art du crayon, du pastel et des miniatures sur ivoire. Et Odette vient au monde l'année suivante, dans cette famille où l'art est la règle qui conditionne le cours de la vie.

Le peintre, accompagné dorénavant de sa femme et de sa fille, continuera à se déplacer fréquemment selon les aléas de sa carrière et de sa situation matérielle, tentant de s'imposer dans le milieu artistique. En quatorze ans, ils ne déménageront pas moins de neuf fois !

Trois mois après la naissance d'Odette, les parents quittent Saint-Nazaire, où ils vivaient dans la maison de Mme Van den Broucke. Selon Odette, qui ne manque pas une occasion d'accabler sa parentèle flamande, les disputes entre les deux femmes, autoritaires l'une et l'autre, éclataient sans cesse : « C'était un combat perpétuel. »

Son premier hiver s'écoule en haut d'une colline à Rochefort-en-Terre, dans une belle demeure seigneuriale à moitié ruinée que des amis mettent à leur disposition. Son père y trouve l'espace, la tranquillité et la liberté nécessaires à son travail ; mais l'hiver de 1894-1895 est si rigoureux que le château, resté à l'abandon, se révèle impossible à chauffer. Ses parents n'en habitent qu'une salle. Devant une fenêtre, son père a dressé son chevalet et ses toiles. Le berceau est devant la cheminée à la hotte armoriée qui monte jusqu'au plafond ; quand les bûches s'éteignent, la neige tombe dans l'âtre. On a tendu des couvertures en guise de rideaux autour du berceau de la petite fille

et, la nuit, sa mère vient frotter ses mains avec de l'alcool pour éviter qu'elles ne gèlent. La vie de château de la petite Odette commence comme un conte de Noël à la Dickens !

Au printemps, après que le père a fini de peindre les pommiers en fleur, on l'emmène plus loin vers l'ouest à Pont-Aven, où ses parents sont heureux de retrouver un milieu artistique. Le regard de l'enfant est à jamais imprégné du monde enchanteur des tableaux du peintre. Processions nocturnes, fêtes foraines lors des pardons, feux d'artifice et feux de joie pour la Saint-Jean-Baptiste ou la Saint-Pierre, couchers de soleil, clairs de lune, ont été son premier livre d'images. On retrouvera plus tard dans son écriture l'influence de la peinture, car sa perception du monde est d'abord d'ordre visuel.

« J'ai la mémoire des yeux, rappelle-t-elle souvent. Je me souviens des choses qui font image. »

C'est à Pont-Aven, aussi, à l'*Hôtel du Lion d'Or* qu'elle apprend à parler, à marcher. Fêtée par tous, elle invente des jeux et devient la mascotte de l'hôtel. Elle remporte son plus grand succès dans la parodie de fable. Ainsi, la conclusion de *La Guenon, le Singe et la Noix* de Jean-Pierre Claris de Florian devient : « Apprenez que dans la vie quand on travaille, on n'a pas de plaisir. » Innocente enfant qui ne se doutait pas des lendemains de labeur qui l'attendaient !

Quelque temps après, l'état des finances étant à tout le moins précaire, la famille se disperse : la mère part au pair pour l'Angleterre parfaire l'éducation d'une jeune fille ; le père voyage entre Pont-Aven et Paris, et la fille est placée chez sa grand-mère maternelle à Saint-Nazaire. La présence d'un jeune oncle architecte qui lui est tout dévoué éclipse celle de la grand-mère, et elle ne semble guère souffrir de la séparation. Sur une photo de cette époque, on voit une jolie petite fille sage, un ruban dans les cheveux, vêtue d'une robe de mousseline, un magnifique cerceau à la main, cadeau de l'oncle.



À la fin 1897, la famille de nouveau réunie part vivre à Antibes chez la grand-mère paternelle. Odette et Clotilde ont à peine le temps de se connaître – juste assez pour que la grand-mère remarque chez sa petite fille un caractère. « Cette petite Odette, disait-elle, est trop intelligente pour son âge. » La cohabitation sous le même toit entre le fils et sa mère devient vite infernale.

Dès février 1898, les du Puigaudeau redéménagent et prennent pension à l'*Hôtel Savournin* de Cagnes. Le peintre travaille beaucoup sans venir à bout des difficultés matérielles qui ne font qu'augmenter. Odette garde un mauvais souvenir de ce séjour.

« La Côte d'Azur ne nous fut guère hospitalière ! Livrée à moi-même dans l'auberge de Cagnes où nous étions échoués de passage, je tombai gravement malade en même temps que ma mère. Et mon père, accablé de soucis de famille, de travail et d'argent, était en proie au mal du pays et de sa chère Bretagne aux lumières douces, nuancées, humides. »

Du Puigaudeau profite de son séjour dans le Midi pour rendre visite à Renoir ; il est déçu par son accueil froid et n'aime ni ses coloris ni son style.

Nouveau départ. Encouragés par l'insistance de leurs amis artistes Henry de Groux, Florent Schmitt et Paul Mezzara, ils s'installent en 1899 à Sannois, près d'Argenteuil, puis à Saint-Cloud. Cette période est faste pour le peintre. En 1903, il réalise sa première exposition personnelle et présente cinquante-quatre toiles à la galerie des Artistes modernes. C'est un succès fort remarqué. Ses moyens financiers s'améliorent et la famille vit avec plus d'aisance. Le cercle de leurs connaissances s'élargit. Ils peuvent mener une vie mondaine, recevoir et être reçus. Odette, évidemment, est de la partie, mais se console mal d'être toujours la seule enfant au milieu de ce monde d'adultes. Elle se souvient de ces longs après-midi malheureux passés aux « Tourteaux » chez Degas qui

invitait régulièrement ses parents. Le « maître » était si irascible qu'il la terrifiait.

« Il détestait les enfants et j'avais ordre de ne pas faire de bruit. On m'installait dans un coin avec un gros volume de Victor Hugo. Ainsi, j'appris par cœur des poèmes des *Chants du crépuscule* et des *Feuilles d'automne* qu'ensuite mon père m'apprenait à réciter, car il était un lecteur remarquable. »

Jusqu'à la fin de sa vie, Odette aimera à les déclamer quand elle s'ennuie !

Les du Puigauveau resteront dans la région parisienne jusqu'en 1906, date de leur retour dans la presqu'île guérandaise. Encore une halte de deux ans dans une grande maison au bord de la mer à Bourgade-Batz, avant d'être accueillis dans le fort militaire d'Hikeric par un ami d'enfance du peintre, Emerand de La Rochette. Puis ils se fixeront définitivement au Croisic dans le manoir de Kervaudu, où le peintre mourra en 1930.

Tous ces lieux momentanément habités et vite quittés ne laissent dans la mémoire d'Odette que des traces superficielles, quand elles ne sont pas désagréables. La famille avait son centre, son pôle fixe, la Bretagne, où elle n'était jamais longtemps sans retourner pour de courtes vacances. C'était là le repaire – la « vraie vie ».

En revanche, ce qui pèsera de tout son poids dans l'existence d'Odette, c'est de n'avoir ni frère ni sœur. On sait seulement que le père, tourmenté par l'idée que la famille se terminait, souhaitait avoir un fils et que sa femme, trois ans après la naissance d'Odette, accoucha d'un garçon mort-né. Odette reste donc enfant unique et sa mère lui répète souvent : « La seule qualité que tu possèdes, c'est d'être unique. » Personne ne pressent encore quelle destinée cette « qualité » va engendrer !

Le père veut un fils : Odette sera ce fils. Elle y gagne une grande liberté de mouvement et d'activité, interdite aux filles de son âge. Dès qu'elle a huit ans, il

lui apprend à tirer avec un revolver de la cavalerie belge, si lourd qu'elle ne peut le soulever et qu'elle doit le poser sur des pierres, puis il l'arme d'une winchester à longue portée. Il l'initie au jeu de cartes et elle a le privilège de rouler ses cigarettes avec son tabac. Plus tard, il l'emmènera dans ses parties de chasse et elle sera fière d'être la seule femme parmi les chasseurs, aussi adroite à tirer qu'à leur préparer le repas. Son père aussi sera fier d'elle.

« J'étais son enseigne », dit Odette.

Dans toutes ses sorties elle est son fidèle compagnon. Celles qui les rendent encore plus proches l'un de l'autre sont les pèlerinages sur les lieux ancestraux. N'est-ce pas le père qui lui a ouvert l'accès aux origines familiales ? Mais n'est-elle pas l'héritière, unique, celle à qui reviendra la mission de redorer le blason afin que le nom perdure ? Ce rôle de fils, sans doute un simple jeu au début, devient une aventure qui l'entraîne au plus profond d'elle-même. Plus elle investit cette image idéalisée de fils que lui projette son père, plus il l'aime d'un amour passionné. Valorisés l'un par l'autre, tous deux entretiennent et nourrissent ce nouveau mythe, et Odette devient le fils. Elle incarne tant ce modèle que, regardant son corps, elle ne comprend pas qu'il reste celui d'une fille.

Quelle impatience déjà, quelle incrédulité quand le réel n'obéit pas à ses désirs ! Quand elle s'engagera, elle s'engagera entièrement, corps et âme et à corps perdu.

À quatre-vingt-quinze ans, au Maroc, ce mystère de la nature l'obsédera toujours. Il est poignant de l'entendre formuler ce verdict contre elle-même : « Tant pis pour moi, je suis restée une fille. » Quelle faute continue-t-elle à payer ? De quelle culpabilité se charge-t-elle pour l'éternité ? Celle d'être née fille, d'avoir été l'intruse qui usurpe la place de l'absent ?

Un après-midi, alors qu'elle venait de terminer la lecture de *L'Enfant de sable* de Tahar Ben Jelloun, Odette du Puigaudeau s'exclama, les yeux éblouis :

« Mais ce roman c'est ma vie ! C'est moi l'histoire de cette fille élevée comme un garçon. C'est étonnant que l'auteur ait trouvé ça : pourtant il ne me connaît pas. » Et la chronique de ses jeunes années repassait devant ses yeux. D'un coup, la force de la vérité avait éclaté, et elle redécouvrait en toute clarté un secret longtemps porté et oublié. D'un coup, il avait jailli et rayonnait. Odette, si méfiante de coutume envers toute interprétation et tout dévoilement, osait à haute voix se livrer. Il avait fallu un détour : *L'Enfant de sable* avait opéré ce miracle. Odette répond rarement aux questions qui soulèvent des problèmes psychologiques : elle biaise, elle ruse. C'est un comportement qu'elle semble avoir mis en place dès l'enfance, une manière, plutôt instinctive que consciente d'ailleurs, de se protéger.

À l'âge où on va à l'école, Odette restait à la maison, éduquée par des parents artistes peu soucieux de la préparer à un métier, à une carrière, mais attentifs à développer son instruction hors de tout carcan institutionnel. À dire vrai, elle fréquente deux fois l'école. À Sannois, elle a sept ans : l'expérience tourne court au bout de quelques semaines.

« Je me sauvais pour aller raconter aux gamins de la rue mes lectures de la veille : Jules Verne ou Fenimore Cooper. Quand la nuit tombante interrompait le travail de mon père, il partait à la recherche de sa fille ; cela ne dura pas longtemps ! »

Puis, quand elle a dix ans, elle va vivre un an à Saint-Germain-en-Laye. Son père avait décidé qu'il était temps pour lui de concrétiser un vieux rêve, aller peindre quelques mois à Venise. Sa femme l'accompagnant, il fallut bien se résoudre à placer Odette en pension. Profitant de la bonne réputation que Mme du Puigauveau avait laissée chez les sœurs augustines de Saint-Germain-en-Laye, on y envoie Odette au mois de juillet. Tant que dure l'été, qu'elle est la seule pensionnaire et qu'elle peut à loisir s'éclipser par les fenêtres ouvertes pour dégringoler

dans le parc et aller grappiller dans les abricotiers, elle s'arrange fort bien de cette vie. Mais, après les vacances, voici qu'arrivent les élèves, les programmes et l'enfermement. Plus question de s'enfuir dans le parc ! L'institution est mise à rude épreuve par cette jeune sauvageonne qui devient diablesse et sournoise au contact des autres enfants. On cherche à amadouer cette rebelle et on lui présente une petite fille dotée de toutes les qualités pour qu'elles deviennent amies. Contre toute attente, la sœur qui est à l'origine de ce rapprochement voit Odette se précipiter sur la petite Normande et lui arracher les cheveux. La sœur, originaire du Nord, était peu au fait de ces passions régionales si tenaces ! Odette finit par s'assagir et elle s'est habituée à sa nouvelle vie quand, un an plus tard, ses parents reviennent de Venise. Elle aurait bien aimé prolonger son séjour, mais, devant le désir de son père, venu la chercher, elle n'ose protester et quitte la pension.

La voici de retour à la maison. Les journées s'écoulaient selon un rythme fixé une fois pour toutes – équilibre insolite bâti sur de grandes libertés et de pesantes contraintes. Le travail scolaire est programmé dans des horaires stricts calqués sur ceux de l'école ; il est placé sous la responsabilité de sa mère, qui possède le brevet supérieur. Celle-ci, élevée dans les « vertus » chrétiennes, veille à développer chez Odette le sens de l'effort, de l'exactitude, de la rigueur envers soi-même : toujours faire plus pour tenter d'arriver au plus près de la perfection est un de ses préceptes éducatifs. Quand Odette reçoit un cadeau, avant de pouvoir en disposer, elle doit, dès l'âge de cinq ou six ans, écrire d'abord au généreux donateur pour le remercier. Tant que quelques incorrections subsistent, elle recommence sa lettre et n'a pas l'autorisation de jouer. Mais pour les méthodes d'apprentissage, sa mère n'est pas conformiste : si Odette préfère s'installer pour étudier dans le cerisier, comme à Sannois,

ou dans le figuier de Kervaudu plutôt que devant un bureau, libre à elle !

La grande menace reste l'école au cas où elle ne respecterait pas le programme et causerait des soucis à ses parents. Mais, nous le savons, elle est assez docile pour ne pas enfreindre la loi. Ce qu'elle a à faire, elle le fera avant ou après les heures d'étude quand elle est laissée entièrement libre d'agir à sa guise. Les grosses bêtises se soldent par de belles fessées que lui administre son père. Ce système de punition lui sied : elle préfère les coups qui ne laissent que quelques légères traces corporelles aux châtiments moraux insidieux que l'on n'a jamais fini de payer.

De manière plus intermittente, son père assure l'étude des matières scolaires comme les tables de multiplication ou la chronologie des rois de France. Il lui apprend aussi, en jouant, les premiers rudiments de géographie. Tous deux aiment les jeux d'adresse et de patience. La cousine d'Odette lui a offert un ensemble de cinq puzzles représentant les cartes coloriées des continents. Chaque soir, entre le père et la fille, c'est une lutte acharnée pour savoir qui terminera le premier l'assemblage des différentes pièces !

C'est encore guidée par son père qu'elle prend ses premières leçons de sciences naturelles dans cet espace familial qu'est leur jardin. Si elle eut une école, ce fut bien celle de la nature. Le peintre ne loue jamais de maison sans jardin : dans son atelier de plein air, il est attentif à recréer la nature autour de lui. Il ne supporte pas non plus que le jardin soit enfermé entre des murs et, au grand dam des propriétaires, il abat tout enclos. À Sannois, la maison est entourée d'un terrain vague, inhabité, au bout duquel coule une rivière. Après avoir supprimé toute clôture, murs et troènes compris, il plante en guise de haie ces pavots auxquels il consacre beaucoup de soins. « C'est là que j'ai appris qu'il fallait regarder loin autour et c'était si joli ! On voyait les bois bleutés au fond, des roseaux près de l'eau et ces parterres de pavots. » À l'intérieur du

jardin, Odette possède son domaine personnel qu'elle entretient avec le secours de son père qui défriche, bêche et façonne, à sa demande, une plate-bande et un massif au milieu : on en retrouve le modèle dans plusieurs tableaux du peintre.

Éveillée à cette curiosité pour la nature, Odette passe le plus clair de ses journées au-dehors, fascinée par le spectacle qu'elle y découvre. Elle collectionne les plantes, les pierres, les insectes. Elle reste accroupie des heures à regarder courir les coccinelles, à guetter les oiseaux qui nourrissent leurs oisillons, à observer l'araignée qui tisse sa toile. C'est là que se sont formées ses habitudes d'observation, son besoin de la précision, sa méfiance envers l'à-peu-près. C'est là encore qu'elle a acquis cette patience et cet art du détail dont elle fera montre, plus tard, dans ses dessins scientifiques.

Elle complète sa culture vivante par la lecture de livres de sciences et de recueils de fables afin que rien ne lui soit étranger, de l'animal à la plante et de la plante au caillou. Elle se passionne pour l'entomologiste Jean-Henri Fabre, et ses parents lui achètent la série des *Souvenirs entomologiques* : « C'étaient mes dictionnaires, mes guides, mes raisons de m'émouvoir de mes bêtes. »

En Bretagne, son livre de la nature s'élargit à d'autres terrains de parcours, et elle découvre toute une gamme variée qui grouille dans les rochers. N'aimant pas rester inactive sur la plage, elle préfère explorer la côte, occupée des heures entières à la pêche aux crevettes et aux crabes cachés dans les goémons. Quand les marins sont rentrés, un de ses grands plaisirs est de courir dans les bateaux et de se cacher dans les filets, accompagnée de sa chèvre noir et blanc qui la suit comme un petit chien. Car, plus que les enfants, ses compagnons fidèles sont les bêtes. Du plus loin qu'elle se souvienne, il y a toujours trace d'une présence animale auprès d'elle. À Bourg-de-Batz, elle est à la tête d'une ménagerie. Son père lui

construit une sorte d'arche de Noé à partir d'une vieille caisse de bois blanc qui sert au transport des tableaux. Le premier habitant en est une chèvre, le deuxième une chienne ; viendra ensuite un bébé chat abandonné qui sera nourri par la chienne. Et, à chaque arrivée nouvelle, la chèvre se tasse dans son coin pour laisser un peu de place. Enfin, voici un pauvre goéland qui s'installe, naufragé des grands espaces d'après Odette, et qui ne cesse de raconter ses malheurs en montrant du bec son aile déboîtée. Le soir, tous descendent sur la grève en suivant Odette. Ils ne sont que les premiers d'un long cortège d'amis que viendront rejoindre bien d'autres chiens et chats, quelques perroquets et gerboises, quelques singes, sans oublier Rachid, le guépard, et les nombreux chameaux, compagnons de voyage.

Avec les enfants de pêcheurs, il lui arrive de jouer aux Peaux-Rouges après s'être fait des tatouages en utilisant le jus des mûres du jardin. Parfois, elle les réunit sur la plage et mime avec eux la bataille de Fontenoy. C'est elle, bien sûr, qui, marchant de côté, passe en revue les troupes qu'elle a disposées en équerre, reproduisant le vrai dispositif guerrier. Et c'est à elle qu'il revient de lancer la célèbre réplique : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers ! » Mais son jeu préféré, c'est « on dirait qu'on serait pauvres ». Les enfants de pêcheurs ne comprennent pas et la trouvent bien étrange. Ils aimeraient mieux jouer à « on serait riches ». À quoi bon ? pense-t-elle. Riche, on possède déjà tout et on n'a plus rien à inventer ! En fait, elle n'aime pas jouer avec les enfants de son âge : ils la dérangent plutôt. Elle ne se sent jamais seule et ne s'ennuie pas au milieu des plantes, des animaux, tout près des rochers, la tête pleine de rêves.

Hors du regard des autres, elle s'évade plus facilement : elle peut régner à plaisir sur ses espaces secrets, sans risque d'être déconcertée par les questions de quelque importun. Seule, sur la lande, elle navigue dans sa vieille caisse en bois. À la barre de son navire,



elle est Jacques Cassard, vaillant capitaine corsaire de Nantes entré dans la marine royale en 1709, et, en brave petite Bretonne descendante de corsaires, elle pourfend l'Anglais !

Ses autres anges gardiens, après les animaux, sont les livres. Elle s'est toujours réfugiée dans les livres. Elle s'enferme avec son chat des journées entières dans le grenier où on entassait les vieux papiers : mais n'importe quel autre lieu lui convient, pourvu qu'elle puisse pousser la targette, sûre d'être tranquille dans sa tanière. Entièrement libre, là encore, dans le choix de ses lectures, elle dévore tout ce qui lui tombe sous la main. Bien des livres qu'elle lisait alors, se rappelle-t-elle, n'étaient pas faits pour un enfant, mais tout cela se chevauchait dans sa tête. Ces vagabondages intellectuels l'entraîneront à une formation autodidacte dont elle est très fière.

Sa lecture favorite fut longtemps *Le Tour du monde de deux enfants*, dont elle se rappelle encore nombre de péripéties. L'autre grand pourvoyeur de rêves est Jules Verne, encore un Nantais ; le voyage de vingt mille lieues sous les mers avec le *Nautilus* est une de ses premières grandes navigations intérieures. « J'adorais descendre en rêve avec le capitaine Némó au fond des océans à travers des forêts d'algues gigantesques où vit tout un monde d'insectes marins parmi des animaux étranges semblables à des fleurs multicolores. » Après les mois Jules Verne, il y eut les mois Fenimore Cooper. Les héros défilent en une joyeuse sarabande. Quand elle ne vole pas au secours du dernier des Mohicans, elle est un de ces lions qui courent la mer : elle est Daggett, elle est le commandant du *Sea Lions* ou le capitaine Truck, elle est le marin Long Tom Coffin... Suit un intermède avec *Jean-Christophe* de Romain Rolland, puis elle se laisse reprendre de passion pour Robert Louis Stevenson. Ces aventures structurent fortement son imaginaire et ravivent en elle le goût de la mer et du voyage. L'école est

loin... Un jour, peut-être, elle aussi, elle appareillera... longue histoire pleine de détours...

L'éducation que reçut la jeune Odette fut bien peu ordinaire, mais pouvait-il en être autrement pour cette enfant unique ? Et son caractère ne put qu'en être renforcé !... Témoin, cet incident d'un après-midi à Sannois. Sa mère était partie pour Paris et l'avait laissée seule avec son père : « Tu feras attention à être à l'heure pour ton travail : ne reste pas trop longtemps dans le jardin. » Odette, très préoccupée par son élevage de têtards, s'attarde. Elle a aussi des ennuis : ses escargots musardent toutes cornes au vent et ne veulent pas la suivre. Pour reconnaître les siens, elle les peignait en jaune, en bleu, en vert avec des restes de palette. Son père sort une première fois de l'atelier, renvoie sa fille à la maison. Il réparait : Odette est toujours à paresser dans le jardin. Furieux contre cette effrontée, il renverse le tonneau contenant les têtards. Odette, qui pourtant craint son père, est révoltée par une telle injustice. Dès qu'il a disparu, elle se dirige vers le carré de pavots qu'il avait l'intention de peindre le lendemain et en coupe les plus belles têtes. Bravement, elle les dépose sur les marches qui conduisent à l'atelier du peintre. Il avait tué ses têtards, elle tuait ses pavots. Cette action ne manquait pas de panache quand on sait avec quels soins attentifs son père organisait son jardin et veillait à sa floraison.

Pourtant, Odette du Puigaudeau se voit heureuse dans cette enfance : « J'ai eu plus de liberté et de rêve qu'aucun enfant n'en a jamais espéré. J'ai eu mes vacances avant ma vie. »

## Kervaudu

Au commencement est la demeure...

Henri MICHAUX.

En cette année 1906, les du Puigaudeau, une nouvelle fois ruinés, n'ont plus qu'une hâte : se retirer au pays natal dans leur chère Bretagne, refuge habituel. Le retour d'Italie, bien que le peintre ait beaucoup travaillé, s'est soldé par une faillite complète. Ce voyage avait été rendu possible grâce à une somme d'argent que leur avait avancée le mari de l'une de ses cousines, M. Royer de Mauvillain. Cette dette devait être remboursée par le produit de la vente des tableaux peints à Venise. Or le cousin, impatient, exige le remboursement immédiat de son prêt, avant même que le peintre n'ait eu le temps d'organiser une exposition. Les tableaux, le mobilier, les dessins d'Henriette du Puigaudeau sont saisis, et le tout est envoyé à l'hôtel Drouot, où la vente n'atteint même pas le montant de la dette.

Découragé, amer et dépité, le peintre perd tout espoir de devenir célèbre à Paris. Il n'a plus qu'une seule exigence : peindre, encore peindre, loin des intrigues et des mondanités, fussent-elles artistiques. Installé à Bourg-de-Batz, il reprend ses randonnées à travers la lande bretonne, à la recherche de motifs pour ses toiles. Un jour, il s'arrête émerveillé devant un manoir du xv<sup>e</sup> siècle, petite forteresse toute de

granite patiné par l'air salin, située à proximité de la pointe du Croisic. D'emblée, il est séduit par cette demeure isolée, durablement enracinée au milieu des champs et des marais salants, éperon résistant à tous les vents du large semés d'embruns et de tempêtes.

C'est un coup de cœur : c'est là qu'il habitera. Le corps du bâtiment est flanqué d'une tour ronde où un escalier intérieur permet d'accéder au premier étage. Aux pignons et aux fenêtres veillent des gargouilles sculptées à tête de bœuf. Autour, il imagine déjà le jardin avec les rosiers et les massifs d'œuillets, l'étang nettoyé couvert de nénuphars... Plus loin, à l'horizon, se découpent les collines guérandaises couvertes de bois où l'on aperçoit quelques villages gris et blancs. Au Croisic, il se renseigne plus précisément et apprend que le propriétaire est le poète croisicais M. Lebreton des Fontnelles ; celui-ci n'a jamais voulu se séparer de Kervaudu, qui lui vient de sa mère. Il ne désire pas non plus le mettre en location ; le manoir est donc laissé complètement à l'abandon.

Du Puigauveau, pour l'amour de l'art et la sauvegarde du manoir, entreprend des démarches pour le faire classer comme monument historique. M. des Fontnelles, flatté par ce geste et convaincu de l'attachement du peintre pour Kervaudu, consent non seulement à le lui louer, mais se charge de toutes les réparations nécessaires avant l'emménagement de la famille. Depuis plusieurs générations, le manoir avait été transformé en ferme. Toutes les pièces du rez-de-chaussée, devenues des étables et des resserres, sont restaurées. À la demande du peintre, qui rêvait depuis longtemps d'avoir un vrai atelier vitré, on relève une ancienne écurie et le toit est transformé en verrière, orientée au nord afin d'éviter la trop vive lumière du soleil. Il faut aussi construire une citerne, car l'eau du puits a été polluée par du bétail enterré dans le jardin après une épidémie<sup>1</sup>.

---

1. Aujourd'hui, Kervaudu est inséré dans le tissu urbain du Croisic ; on a donné le nom du peintre à la rue qui longe la façade.